

LA CERTITUDE DE L'ANGOISSE

par Sandra Meshreky

Université Paris 8, département de psychanalyse, 2010

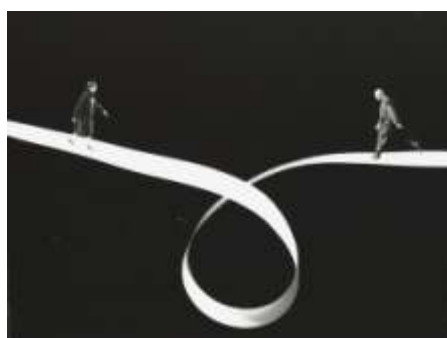
Introduction

« *L'angoisse n'est pas simple à saisir* », prévient Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse*¹, tandis que sa pensée se heurte à la question de l'objet qui cause l'angoisse. L'avancée de Lacan consiste à trouver cet objet et ainsi à sortir l'angoisse du doute dans lequel l'avait plongée la philosophie existentialiste.

Il en va rien moins que de la connaissance, qui perd sa certitude à mesure que l'angoisse la gagne. « *La certitude de l'angoisse est fondée, non ambiguë. (...) Qu'est-ce que cela implique ? Assurément, une mise en cause plus radicale qu'elle n'a jamais été articulée dans notre philosophie occidentale, de la fonction de la connaissance*² ».

Aborder successivement les rapports de l'angoisse avec le désir, avec son objet puis avec l'altérité nous permettrait de comprendre un peu mieux un tel enjeu.

L'ANGOISSE ET LE DÉSIR



L'angoisse comme ce qui ne trompe pas

Dans le séminaire sur *L'angoisse*, Lacan ne tarde pas en effet à affirmer que « *Ce (...) qui est la véritable substance de l'angoisse, c'est le ce qui ne trompe pas, le hors de doute.*³ » Formulée ainsi, la phrase laisse d'abord entendre que seule l'angoisse ne trompe pas. On se demande alors en quoi tout le reste trompe. La réponse, nous dit Lacan, est à chercher du côté de la nature même du sujet humain qui est divisé par l'effet de langage. L'incertitude naît de ce que l'homme parle. Car **plus qu'un outil pour dire, le langage constitue son essence même de dire**. L'homme parle parce qu'il veut dire. Il est sans distinction un être parlant et désirant, un « *parlêtre* ». Entre ce qu'il veut dire et ce qu'il dit, il y a toujours un écart. Entre le signifiant et le signifié, il y a une barre. Et cette barre du langage marque la division du sujet lui-même.

Ainsi, « *ce qui ment, c'est le désir*⁴ » en tant qu'il masque cette division structurelle. Ce qui ne ment pas, ce serait donc l'angoisse en tant qu'elle la démasque. De fait, « *Ce que vise l'angoisse dans le réel, ce par rapport à quoi*

elle se présente comme un signal, c'est (...) de la division signifiante du sujet⁵». En ce sens, l'angoisse surgit quand le leurre du désir n'opère plus; quand le sujet se redécouvre irrémédiablement divisé et incapable de faire unité.

Ce qui lie l'angoisse et le désir n'est pas pour autant un simple rapport d'opposition. En fait, « *le désir est un remède à l'angoisse⁶* ». L'angoisse est au cœur même du sujet désirant. C'est elle qui rend possible le surgissement du désir. « *L'angoisse est le mode radical sous lequel est maintenu le rapport au désir.⁷* ». Il s'agira de mesurer l'ampleur de ce rapport. Mais on peut déjà pressentir que le désir trompeur ne vaut que par la certitude de l'angoisse.

L'angoisse et l'amour

Ce que l'amour réussit, l'angoisse le dévoile. « *Je vous serine que l'amour, c'est de donner ce qu'on n'a pas.⁸* », rappelle Lacan dans le séminaire sur *L'angoisse*. Et ce qu'on n'a pas, c'est le phallus. Le phallus n'est pas le pénis mais quelque chose qui vaut autant pour l'homme que pour la femme. Le phallus désigne un signifiant, un signifiant pur, entièrement coupé de sa signification. C'est même le signifiant privilégié du désir, « *le signifiant du désir de l'Autre⁹* ». Or, le désir est manque. « *Ce qui s'appelle le phallus¹⁰* » est donc essentiellement le signifiant du manque, de la castration. C'est le réel indicible de ce qu'on n'a pas. Mais ce n'est pas parce qu'on ne peut pas dire quelque chose qu'on ne peut pas essayer de le dire quand même. Et n'avoir pas ou n'être pas quelque chose n'empêche pas de vouloir le donner, ou de faire semblant de l'être. Tout le jeu amoureux réside en effet dans le semblant.

L'angoisse, c'est alors l'échec de ce semblant. Le semblant de dire. Et le semblant de phallus. C'est ce moment où il n'y a plus de mots pour couvrir ce qu'on n'a pas et même ce qu'on n'a jamais eu. C'est l'impossibilité de se dérober à ce qui nous constitue à jamais comme être manquant. « *Il n'y a pas de castration parce que, au lieu où elle a à se produire, il n'y a pas d'objet à castrer. Il faudrait pour cela que le phallus fût là, or il n'est là que pour qu'il n'y ait pas d'angoisse. Le phallus, là où il est attendu comme sexuel, n'apparaît jamais que comme manque, et c'est ça, son lien à l'angoisse¹¹* ».

L'angoisse comme béance du désir à la jouissance

Freud repère l'angoisse au cœur de la sexualité. Il va jusqu'à comparer, dans la crise d'angoisse, les accélérations respiratoires et les palpitations cardiaques avec celles qui accompagnent l'acte sexuel. Il ajoute que « *la transformation de la libido insatisfaite en angoisse appartient aux phénomènes les plus connus et les plus fréquemment observés¹²* ». Lacan vient préciser la nature de cette insatisfaction, non pas contingente, mais bien structurelle. **Il est de la nature même de la jouissance d'être insatisfaite.** « *Ce n'est pas ça – voilà le cri par où se distingue la jouissance obtenue, de celle attendue¹³* ». Entre le désir de jouissance et la jouissance en acte demeure l'écart constitutif de « *l'insatiabilité du désir¹⁴* » lui-même.

Or, « *la béance du désir à la jouissance. C'est là que se situe l'angoisse.¹⁵* » La jouissance, c'est le désir impossible interposé par le trou de l'angoisse. C'est le

mouvement paradoxal du plus haut plaisir qui redescend toujours déjà. Parce que le sujet manquant, de toutes parts troué, est incapable de le retenir. Et de le faire coïncider avec son désir de plénitude.

Lacan va plus loin. Au lieu d'opposer, comme Freud, la jouissance à la libido, tel le vinaigre au vin¹⁶, il opère le tour de force de les identifier. L'angoisse n'est pas seulement le lieu vide qui sépare le désir de la jouissance. Elle est cette jouissance elle-même. « *L'orgasme est en lui-même angoisse, pour autant qu'à jamais par une faille centrale le désir est séparé de la jouissance*¹⁷ ». Si l'angoisse se tient entre le désir et la jouissance, elle tient aussi un peu des deux. Elle est à la fois jouissance imparfaite du côté du désir et jouissance en acte du côté du réel du manque. Ainsi, « *L'orgasme, de toutes les angoisses, est la seule qui s'achève réellement*¹⁸ ».

L'OBJET DE L'ANGOISSE



L'angoisse n'est pas sans objet

La première occurrence de l'expression est à la page 105 du séminaire sur *L'angoisse* : « *elle [l'angoisse] n'est pas sans objet.* » Et Lacan de poursuivre : « *J'ai déjà fait usage de ce pas sans dans la formule que je vous ai donnée concernant le rapport du sujet au phallus, il n'est pas sans l'avoir.* » Un *pas-sans*, c'est un *avec* qui conserve sa négation redoublée. Ici, c'est la trace d'un objet qui n'est plus là. Et à propos duquel on ne peut faire que des suppositions. « *Ce rapport de n'être pas sans avoir ne veut pas dire qu'on sache de quel objet il s'agit*¹⁹ ». Mais à l'instar du phallus, si l'objet de l'angoisse n'est plus là, c'est aussi et surtout parce qu'il n'y a jamais été. Ou qu'il y a toujours été en tant qu'absent. « *L'angoisse, je vous ai dit qu'il faut la définir comme ce qui ne trompe pas, précisément en tant que tout objet lui échappe*²⁰ ». Bref, **l'objet de l'angoisse, c'est le manque.**

On retrouve la double négation du *pas-sans* dans le redoublement du manque : « *Quand (...) le manque vient à manquer. (...) si tout d'un coup ça ne manque pas, c'est à ce moment-là que commence l'angoisse*²¹ ». Faire du manque un objet et même répéter ce manque, c'est en signer résolument toute l'importance. **Le sujet humain est marqué de toutes parts du sceau du manque. Et la psychanalyse est le discours qui restitue sa place au manque.**

On ne saurait épuiser là la richesse de la définition de l'angoisse comme manque du manque. Mais au regard de l'importance du manque, on devine déjà qu'un manque qui viendrait à manquer ne serait que mensonge. C'est « *le côté angoissant de ce qui, à [une] fausse demande, donne une réponse comblante*²² ».

L'angoisse surgit quand la demande illimitée d'amour est interprétée comme une demande spécifique. C'est-à-dire quand l'Autre substitue, en réponse à cette demande, un objet à ce qui demeure sans objet.

L'objet du réel

Rien n'est plus réel, donc, que le manque. Le manque est la nature du réel. « *Le réel fourmille de creux, on peut même y faire le vide. (...) au réel, il ne manque rien*²³ ». Si le manque est l'objet de l'angoisse, l'angoisse est bien du côté du réel. L'angoisse, c'est ce qui résiste à l'imaginaire et au symbolique ; ce qu'on ne peut mettre ni en images ni en mots.

L'angoisse, c'est un arrêt, un arrêt du désir ; l'arrêt du sujet divisé qui se cogne sur la barre qui sépare le signifiant du signifié. C'est le sujet qui entrevoit ce qu'il y a derrière la barre : le réel, rien, rien dont il ne puisse parler, rien qui ne dépende de lui et rien d'autre que ce qu'il peut seulement supposer dépendre de l'Autre. « *Il y a donc apparition angoissante d'une image qui résume ce que nous pouvons appeler la révélation du réel dans ce qu'il a de moins pénétrable, du réel sans aucune médiation possible, du réel dernier, de l'objet essentiel qui n'est plus un objet, mais ce quelque chose devant quoi tous les mots s'arrêtent et toutes les catégories échouent, l'objet d'angoisse par excellence*²⁴ ».

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud fait bien de l'angoisse un signal. Il va jusqu'à reconnaître qu' « *elle est angoisse devant quelque chose*²⁵ ». Mais s'il ne parvient pas à identifier cette chose, c'est précisément parce que cette chose est impossible, dans le réel inimaginable et indicible. « *Du réel donc, d'un mode irréductible sous lequel ce réel se présente dans l'expérience, tel est ce dont l'angoisse est le signal*²⁶ ».

L'objet a, l'objet perdu

« *L'objet a vient cette année au centre de notre propos. S'il s'inscrit dans le cadre d'un Séminaire que j'ai intitulé l'angoisse, c'est parce que c'est essentiellement par ce biais qu'il est possible d'en parler, ce qui veut dire encore que l'angoisse est sa seule traduction subjective*²⁷ ».

Au plus vraisemblable du semblant, pour atténuer et nourrir le paradoxe de ce dont on ne peut parler qu'en se trompant, Lacan propose l'expression d' « objet a ». L'objet a, ce n'est pas un objet mais « *l'objet des objets*²⁸ ». Il est à la fois en deçà et au-delà de tous les autres objets. Ainsi, « *Non seulement elle [l'angoisse] n'est pas sans objet, mais elle désigne très probablement l'objet, si je puis dire, le plus profond, l'objet dernier, la Chose. C'est en ce sens, vous ai-je appris à dire, que l'angoisse est ce qui ne trompe pas*²⁹ ».

Objet dernier, l'objet a, telle la première lettre de l'alphabet, est aussi l'objet premier, la cause : « *l'objet a (...) cet objet est à concevoir comme la cause du désir. (...) l'objet est derrière le désir*³⁰ ». Objet d'angoisse, l'objet a est à la fois

ce qui barre le désir et ce qui le rend possible. À nouveau comme la lettre, c'est un petit trou barré par un trait dirigé vers l'Autre.

Ainsi, au niveau de la jouissance, le « ce n'est pas ça – ça, *vous savez ce que c'est, c'est l'objet a. L'objet a n'est aucun être. L'objet a, c'est ce que suppose de vide une demande*³¹ ». Or, il n'y a de demande qu'à un autre. Le *a* vient donc également signifier le rapport de l'angoisse à l'altérité.

Si l'objet *a* n'existe pas, du moins pas autrement que comme un vide, il y a toujours un objet qui vient occuper sa place : l'objet perdu. Il correspond à l'objet partiel de la pulsion isolé par Freud. Mais cet objet n'est perdu qu'en tant qu'il a toujours déjà manqué. C'est l'objet ambocepteur de l'enfant qu'il croit devoir céder à l'Autre pour conserver son amour. « *Nous nous sommes en effet trouvés nécessités par l'expérience de l'angoisse à ajouter à l'objet oral, à l'objet anal, et à l'objet phallique, en tant que chacun est générateur et corrélatif d'un type d'angoisse, deux autres étages de l'objet, les portant donc à cinq. (...) l'étage de l'œil. (...) et celui de l'oreille*³² ».

Toute l'angoisse réside dans cette cession impossible et pourtant inévitable. Car cet objet que le sujet doit céder à l'Autre, non seulement il ne l'a pas, mais il a à l'être pour l'Autre.

L'ANGOISSE ET L'AUTRE



L'objet du désir de l'Autre

L'angoisse est « *la manifestation spécifique du désir de l'Autre*³³ ». Certes, l'Autre me désire. Et de me sentir ainsi désiré(e) constitue la part de plaisir dans l'angoisse. Mais **l'Autre ne me désire jamais que comme objet.**

D'abord, « *c'est l'Autre qui jouit*³⁴ », et toujours mieux que moi. Parce qu'il m'apparaît dans son unité, tandis que je me vis comme un être morcelé et incomplet. L'Autre jouit dans et de mes manques, mes trous. Mais le plus

angoissant, c'est qu'il jouit de moi comme d'un objet. Je suis « *L'objet du désir de l'Autre*³⁵ ». Et ce « je » me revient dans toute son absurdité. « *Le désir de l'Autre ne me reconnaît pas*³⁶ ». Il ne me reconnaît pas comme sujet.

De fait, « *là où vous dites je, c'est là, à proprement parler, que, au niveau de l'inconscient, se situe a. À ce niveau, vous êtes a l'objet, et chacun sait que c'est ce qui est intolérable*³⁷ ». L'Autre ne nous désire que tel qu'il nous voit. Et ce qu'il voit de nous, ça n'est qu'un corps, l'image d'un corps. Pour l'Autre en effet, « *nous sommes objectaux, ce qui veut dire que nous ne sommes objets du désir que comme corps*³⁸ ».

L'angoisse, c'est cette double impossibilité de se passer du désir de l'Autre et d'être désiré autrement que comme une chose : « *C'est là qu'est toute l'impasse. En exigeant d'être reconnu, là où je suis reconnu, je ne suis reconnu que comme objet. J'obtiens ce que je désire, je suis objet, et je ne puis me supporter comme objet, puisque cet objet que je suis est dans son essence une conscience*³⁹ ».

L'insupportable dans l'Autre

L'objet du désir de l'Autre, c'est aussi l'euphémisme de son reste. Dans l'angoisse, je suis identifié au déchet de l'Autre. L'angoisse, c'est l'intolérable de la seule possibilité que l'Autre cesse de me désirer. C'est l'effroi de l'arrêt du désir de l'Autre. Ma chute immobile d'objet consommable et jetable. « *Dans ces structures se dénonce le lien radical de l'angoisse à l'objet en tant qu'il choisit. Sa fonction essentielle est d'être le reste du sujet, reste comme réel*⁴⁰ ».

Dans la sémantique de l'insupportable, il y a aussi le bouchon. L'Autre m'angoisse d'être son bouchon. Le bouchon de ses propres trous. Ainsi pour la mère, « *le bouchon de ce a que sera son enfant*⁴¹ ». Mais le bouchon de quoi au juste? Car *a* reste directement inconnaissable. Et c'est aussi et surtout de ne rien en savoir qui anguisse : « *ce reste a, celui du je ne sais pas quel objet je suis angouissant*⁴² ». Quel « *petit tas*⁴³ » suis-je pour l'Autre ? Le sein perdu de sa mère, son phallus, sa voix, son regard, une merde ?

Ne pas savoir ce que l'Autre va bien vouloir faire de moi. Son objet de jouissance, ou pire, pas d'objet du tout. Attendre, seul(e), dans la certitude terrorisante que l'Autre est là, à la fois insaisissable et incontournable. Telle est l'angoisse. Terreur paradoxale que l'Autre me perde et ne me lâche pas.

Car le manque qui vient à manquer, c'est aussi cela : ce débordement, cet excès de présence, cet envahissement de l'Autre en moi, qui me gagne jusqu'à me perdre, dans son altérité.

La fenêtre de l'Autre

À l'occasion de l'interprétation du rêve de *L'Homme aux loups*, Lacan en vient à identifier la structure du fantasme à celle de l'angoisse. « *Le fantasme se voit au-delà d'une vitre, et par une fenêtre qui s'ouvre. Le fantasme est encadré. (...) La première chose à avancer concernant la structure de l'angoisse (...) c'est que*

*l'angoisse est encadrée*⁴⁴ ». **L'angoisse surgit quand, de ma fenêtre, cet objet de mon désir que je regarde se met à me regarder comme un loup.** Il me regarde lui aussi comme l'objet de son désir. Et de sa propre fenêtre. De sorte que sa fenêtre, telle la bande de Moebius, n'est plus que l'envers sans épaisseur de la mienne. C'est ce « *sentiment d'étrangeté qui est la porte ouverte sur l'angoisse*⁴⁵ ».

Comme tout bord, ce que la fenêtre encadre, c'est un trou. Le trou du réel. « *La fonction du cadre, entendez de la fenêtre, que j'ai essayé de définir dans la structure du fantasme, n'est pas une métaphore. Si le cadre existe, c'est parce que l'espace est réel*⁴⁶ ».

Ce qui est angoissant, c'est la proximité de cette fenêtre, ce trou de réel dans l'Autre, son vide, par lequel je me sens aspiré. C'est la fascination de l'horreur de l'Autre qui m'attire dans son fantasme, me force à sa menaçante intimité. « *L'angoisse n'est pas la peur d'un objet, l'angoisse c'est la confrontation du sujet à cette absence d'objet où il est happé, où il se perd*⁴⁷ ». L'objet de l'angoisse, c'est le néant de l'Autre, son néant d'aimantation.

L'angoisse est la rencontre mortifiante de l'altérité, la palpitation morbide du désir. L'angoisse est angoisse de mort. Quand le sujet, telle la jeune homosexuelle, cède à « *l'identification absolue du sujet à ce à quoi il se réduit*⁴⁸ », l'angoisse peut conduire à la défenestration, au suicide. Elle ouvre à cette « *hypothèse déconcertante des pulsions de mort*⁴⁹ », quand Eros et Thanatos ne sont qu'un et que « *le principe de plaisir semble être en fait au service des pulsions de mort*⁵⁰ ».

En un mot, l'angoisse est le désir mortifère d'invagination. L'envie nauséuse de retourner dans le trou originel de la castration.

Conclusion

La certitude de l'angoisse dévoile l'incertitude de la connaissance. Il n'y a de vérité que de désir de vérité. Et ce désir, barré, est à jamais inconnaissable.

C'est pourtant sur la propre certitude de l'angoisse que s'appuient les solutions plus ou moins nuancées pour la dissiper.

Il y a la solution du fétichiste⁵¹ qui s'approche au plus près du bord originel aimanté, mais dans lequel le fétiche le préserve de tomber.

Il y a la relation asymétrique du sado-masochisme par laquelle le sujet sadique se défend de l'angoisse en la provoquant chez l'Autre. Le sujet masochiste cherche toute autant cette angoisse de l'Autre en s'affairant, pour sa part, à sa plus grande chosification. La relation sado-masochiste se présente ainsi comme le paradigme de toute relation humaine : « *C'est à savoir, si l'angoisse n'est pas, entre le sujet et l'Autre, un mode de communication si absolu qu'on peut se demander si elle ne leur est pas, à proprement parler, commune aux deux*⁵² ».

Et contre l'angoisse, il y a l'action. « *Agir, c'est arracher à l'angoisse sa certitude*⁵³ ». Fuir et faire. Modérer sa dépendance à l'Autre, changer d'Autre, changer son rapport à l'Autre. Sublimier ce rapport dans l'activité, la création.

C'est précisément pour ce faire que la psychanalyse offre, quant à elle, de prendre toute la mesure du manque. « *L'angoisse est seule à viser la vérité de ce manque*⁵⁴ ». Rien n'est plus important, plus réel, que le manque. Autant donc en prendre acte et « *tenir compte du manque comme tel*⁵⁵ » pour résolument « *nous permettre à nous, cet acte manqué, de le réussir, c'est-à-dire de ne pas manquer au manque*⁵⁶ ».

¹ S. FREUD, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926 - Quadrige/PUF, 2005 - VIII, p. 45

² J. LACAN, Le séminaire livre X, *L'angoisse*, 1962-1963 – Seuil - p. 253

³ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 92

⁴ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 152

⁵ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 203

⁶ J. LACAN, Le séminaire livre VIII, *Le transfert*, 1960-1961 – Seuil - p. 434

⁷ J. LACAN, S8, *Le transfert* - p. 429

⁸ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 128

⁹ J. LACAN, *La signification du phallus*, 1958 - Ecrits, Seuil - p. 694

¹⁰ J. LACAN, Le séminaire livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1970-1971 – Seuil - p. 77

¹¹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 311

¹² S. FREUD, *Introduction à la psychanalyse*, 1917 - Payot – XXVI, p. 389

¹³ J. LACAN, Le séminaire livre XX, *Encore*, 1972-1973 – Points Essais - p. 142

¹⁴ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 352

¹⁵ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 204

¹⁶ S. FREUD, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905 - Gallimard, 1987 - p. 168, n.1

¹⁷ J. LACAN, *Les noms du père*, 1963 – Seuil – p. 80

¹⁸ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 275

¹⁹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 105

²⁰ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 253

²¹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 53

²² J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 80

²³ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 217

²⁴ J. LACAN, Le séminaire livre II, *Le moi dans la théorie de Freud...*, 1954-1955 – Seuil – p. 227

²⁵ S. FREUD, *Inhibition, symptôme et angoisse* - VIII, XI, p. 77

²⁶ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 188

²⁷ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 119

²⁸ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 248

²⁹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 360

³⁰ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 120

³¹ J. LACAN, S20, *Encore* - p. 158

³² J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 281

³³ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 63

³⁴ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 178

³⁵ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 311

³⁶ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 179

³⁷ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 122

³⁸ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 249

³⁹ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 34

⁴⁰ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 194

⁴¹ J. LACAN, S20, *Encore* - p. 47

⁴² J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 376

⁴³ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 350

⁴⁴ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 89

⁴⁵ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 104

⁴⁶ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 328

⁴⁷ J. LACAN, Le séminaire livre IV, *La relation d'objet*, 1956-1957 – Seuil – p. 347

⁴⁸ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 131

⁴⁹ S. FREUD, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920- in Essais de psychanalyse- Petite Bibliothèque Payot- p. 93

⁵⁰ S. FREUD, *Au-delà du principe de plaisir* - p. 114

⁵¹ S. FREUD, *Le fétichisme*, 1927 - in *La vie sexuelle*, PUF, 1969

⁵² J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 137

⁵³ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 93

⁵⁴ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 266

⁵⁵ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 171

⁵⁶ J. LACAN, S10, *L'angoisse* - p. 156